

Le chanteur de jazz

De

Marc Villard

Renato Adami habite un immeuble modeste dans le quartier espagnol de Naples. Un deuxième étage via Armando Diaz. Il consacre ses matinées à glander au plumard et ses après-midi à répéter dans un garage derrière la Via Toledo; en compagnie de son vieux copain Tommaso Ciuni qui plaque des accords sur un antique Yamaha. Renato a décidé d'inscrire à son répertoire *Besame Mucho* depuis que Diana Krall a repris ce vieux morceau. Il possède une bonne voix veloutée à la Dean Martin mais sans l'humour de Dino. Maintenant, ils attaquent *The Look Of Love*. En fait, Renato ne pense pas à l'avenir -il est âgé de 28 ans- car, pour l'heure, son existence lui convient parfaitement.

Il est dix neuf heures. Les deux hommes gagnent un bar de branleurs via Toledo et s'installent à une table devant deux Whisky Coca.

- Tu ne m'as pas écrit la liste des morceaux pour ce soir, Renato.

- J'hésite. On pourrait commencer par *Cry Me A River* ?

- C'est trop marquant. Pourquoi pas *I Remember You* ? C'est plus soft.

- D'accord. Et on termine avec *This Foolish Things*. On ne change rien aux autres titres. J'ai demandé une augmentation à Di Vaio mais il pleurniche car le batteur menace de ficher le camp, enfin, c'est toujours la même chose. La fille du Bird, via San Pasquale, m'a téléphoné: elle propose une semaine non-stop.

- Je marche.

- Okay, Tommaso, à ce soir.

Quatre heures plus tard, leur set terminé, les deux hommes quittent le Ko Ko, situé dans le quartier du Vomero. Un type de 35 ans sort de l'ombre, verrouille son scooter et se rapproche des musiciens.

- Monsieur Adami, je peux vous parler ?

- On se connaît ?

- Non. Mon nom est Montesano. J'ai un service personnel à vous demander.

Renato se tourne vers le pianiste. Les deux hommes se donnent rendez-vous pour le surlendemain et le chanteur rejoint l'homme au scooter.

- Je vous écoute.

- Mon patron, Attilio Mele, fête la première communion de sa fille dimanche prochain. Avec tout le tralala, l'église et aussi le restaurant La Cantinella, via Cuma. Il veut faire danser mais pense aussi à des chansons pour terminer la soirée. Il aime bien votre voix et il vous demande de chanter pour cette fête. C'est bien payé.

- Je ne chante pas n'importe quoi. Je chante en anglais, du jazz.

- Allez, vous connaissez bien des chansons d'honneur, je sais pas moi: *Sangu Chiama Sangu, I Cufurenti, Omerta*, des trucs comme ça.

- Il fait dans quoi, votre patron ?

- Dans les affaires. Beaucoup d'argent.

- Je ne chante pas en italien et surtout pas des chansons de camorriste.

- Vous insultez Attilio Mele.

- Je le connais pas, je ne peux pas l'insulter. Il trouvera des tas de mecs prêts à chanter n'importe quoi pour du fric.

- Il ne va pas aimer ça. Pas du tout.

Là-dessus, Montesano tourne les talons en direction d'une rue pentue sans même prendre la peine de récupérer son scooter. Renato met ses mains dans ses poches pour en calmer le tremblement et rentre dans la boîte, en quête d'un dernier verre. Il en a besoin.

Cinq jours plus tard, Renato Adami s'entend dire par Di Vaio que son contrat avec le KoKo a prit fin la veille au soir.

- J'ai fait quelque chose de mal ?

- Oui, mais pas à moi. Ca m'ennuie pour toi, Renato, mais je n'ai que cette boîte dans ma vie et l'assurance ne couvrira pas un incendie criminel.

Maintenant, le chanteur marche dans les rues de Naples. A certains croisements, il aperçoit le Vésuve, des effluves de Lemoncello lui chatouillent les narines. Puis il parvient devant le Bird. Chiara, la maîtresse des lieux, écoute d'une oreille distraite un duo sax-batterie complètement barré dans un post-free jazz. La présence du jeune homme l'oblige à se lever.

- Renato Adami, c'est ça ?

- Oui, c'est moi, vous m'avez vu au Ko Ko. Je suis d'accord pour une semaine chez vous avec mon pianiste.

- Je me suis un peu emballée, Renato. En fait, je traverse une mauvaise passe et je préfère qu'on en reparle après les vacances, genre début septembre.

L'homme et la femme se dévisagent. Elle est rousse, des yeux verts, pas de poitrine. La quarantaine. Renato s'enhardit, tendu malgré lui.

- Vous avez de la famille dans la camorra ?

- Oui mais je suis rarement d'accord avec eux. Une discussion sur les tarentelles a dégénéré hier soir.

Disant cela, elle met à jour sa main droite qu'elle dissimulait dans son dos. Un pansement recouvre en totalité les doigts de la patronne du

club.

- Pas à cause de moi, quand même, dit Renato à mi-voix, les yeux exorbités.
- Ca en faisait partie. Rappelez en septembre, ça va se tasser.

Dimanche. Renato et Tommaso Ciuni dégustent, dans une trattoria, des spaghetti à la vongole à quelques pas de la sortie du Napoli qui vient de retrouver la Série A, après quelques années de pénitence dans les divisions inférieures. Les portes du stade libèrent brusquement une armada de tiffosi juchés sur des scooters, des voitures décapotables et des motos trafiquées. Ils ont gagné et on doit les entendre jusqu'à Ravello. Quand les hurlements s'apaisent, le pianiste se tourne vers Renato.

- Il faut essayer Amalfi, Capri, Ischia.
- J'essaie à Capri et Ischia. Tu prends Amalfi. C'est quand, ton mariage ?
- Dans trois semaines. Il me semble que tu es mon témoin.

Renato finit par décrocher un engagement de misère dans une pizzeria de Capri. A l'entrée de la ville. On ne sait trop si l'établissement est celui des employés qui bossent pour les riches, de l'autre côté de la colline, ou s'il survie grâce aux touristes. Le problème avec Capri, c'est le coût du ferry. Et sa durée. Les deux hommes, qui terminent tard leurs mini-concerts, ne peuvent trouver de navette pour les ramener sur Naples avant le premier ferry du matin. Le patron de la pizzeria leur prête donc une piaule surchauffée, près des cuisines, mais retient un paquet de liras sur leur cachet déjà faiblard. Pour l'heure, les amis regagnent la côte, penchés sur une coursive métallique. L'eau verte s'ébroue sous la coque et scintille sous le soleil de mai.

- J'ai fait une belle connerie de répondre au camorriste.
- Tes enfants t'aimeront pour ça.
- Pas sûr.

Puis Tommaso décroche un engagement à Ischia dans une gargote qui affiche sur ses murs des photos de Lionel Hampton datant des années cinquante. Et durant quinze jours, Renato passe ses après-midi au Loto car on lui tourne le dos à Naples. Tommaso pianote derrière une diva de banlieue et il en a bien besoin car le mariage approche à grands pas. Sa fiancée, originaire d'Ercolano, a insisté pour que la cérémonie ait lieu dans cette banlieue napolitaine.

Renato prend le train, les bagues du mariage enveloppées dans un papier de soie au fond de sa poche. Le tortillard traverse des banlieues bouffées par les cancrelats, des HLM pisseux et des tags omniprésents. Il est 9 heures du matin, ce samedi, et les rues d'Ercolano sont encore peu remplies. Renato décide de descendre jeter un coup d'œil aux fouilles situées dans la basse ville. Il croise deux ados juchés sur un scooter traînant dans son sillage un cheval accroché à

une laisse. Fellini lui cligne de l'œil. Deux blacks, à l'entrée des vestiges, fourguent déjà leurs faux Gucci, Chanel et Prada. Il grille une cigarette au-dessus du chantier puis remonte lentement vers l'église. Les soixante-dix invités sont déjà en place sous la nef. Des mamas pleurent de bonheur, des camorristes renouent leurs nœuds de cravate et Renato s'acquittte parfaitement de son job de témoin du marié. Le repas de noces n'est pas mauvais et composé pour l'essentiel de pâtes, de fruits de mer, de babas au rhum, de gelati et d'espresso. Un trio pathétique se met ensuite en place pour faire danser la jeunesse. Les deux amis, passablement éméchés, se posent sur un muret.

- Alors Tommaso, ça fait quoi ?
- J'en sais rien, j'essaie de calmer Gabriella. Si je l'écoutais, on mettrait en route un premier gosse pour l'année prochaine. Dis donc, mon beau-père demande si tu peux chanter un ou deux trucs. J'ai dit oui.
- Fais chier.

Mais c'est un mariage et Renato est témoin. Vaguement titubant et encouragé à grands cris par la belle famille, il entonne d'une voix pâteuse *Mafia Leggi d'Onuri* et *Tarantella Guappa*. Il ne sait trop d'où lui viennent les paroles; des souvenirs de beuveries adolescentes, peut-être. Puis il déserte l'estrade sous les vivas, saluant la foule amusée.

La nuit tombe peu à peu et les derniers fêtards finissent les verres. Depuis trente minutes, Renato est collé à une belle blonde qui s'est présentée sous le patronyme d'Andréa. Ils sont accaparés par un slow interminable et poisseux.

- Andréa, j'aime ton odeur.
- T'es pas difficile. Avec la chaleur, j'ai transpiré comme une bête.
- Viens, on va marcher un moment.

Andréa ne discute pas et balance son sac à main sur son épaule. Ils descendent dans la moiteur du soir vers les ruines. A mi-pente, Renato se penche vers elle et écrase sa bouche d'un baiser hystérique. La jeune femme se laisse faire en riant et pousse le chanteur dans un petit jardin public, déserté à cette heure. En gloussant, le couple se déshabille mutuellement. Andréa se détourne pour dégrifer son soutien-gorge.

- Dis donc, Renato, je croyais que tu ne chantais pas de chansons camorristes.

- Hein, quoi ?

Elle se retourne vers lui et en termine avec le silencieux qui orne son Beretta.

- Mais, mais ... qui es-tu ?

- Andréa Torino, la nièce d'Attilio Mele.

Le Beretta est une arme fiable, même dotée d'un silencieux.

Nouvelle initialement publiée dans Jazzman